

Ne pas railler, ne pas pleurer, ne pas haïr, mais comprendre

Annick Stevens

CE CONSEIL QUE SPINOZA, DANS SON *TRAITÉ POLITIQUE*, ADRESSAIT aux contempteurs des « passions » humaines me semble toujours aussi valide aujourd'hui à propos de la tentation qu'exercent sur certaines personnes des opinions et attitudes d'extrême droite véhiculées par divers sites, journaux ou spectacles. Comment lutter, en effet, contre ce qu'on ne comprend pas ? Or, les études ne sont pas très nombreuses qui permettent de comprendre ce qui, dans l'histoire d'un individu, explique de telles tentations. Il ne nous sert à rien, en effet, de savoir le pourcentage de ces personnes dans chaque catégorie sociale si nous ignorons le rapport entre ces appartenances et ces opinions, c'est-à-dire comment se fait concrètement l'influence de sa situation sur un individu, que nous supposons en outre, du moins dans une certaine mesure, libre de ses choix. C'est pourquoi, je pense qu'il vaut la peine d'exposer assez longuement une étude particulièrement remarquable sur ce sujet, avant d'examiner ce qu'il y a de spécifique dans la situation actuelle et par quels moyens nous pourrions l'affronter.

1. L'intérêt pour les facteurs psychologiques de l'adhésion au fascisme n'est pas nouveau à l'époque ; les enquêteurs se réfèrent notamment aux travaux de Wilhelm Reich (*Psychologie de masse du fascisme*, éd. originale en allemand 1933), d'Erich Fromm (*La peur de la liberté*, éd. or. en anglais 1941), de Max Horkheimer (avec E. Fromm et H. Marcuse, *Études sur l'autorité et la famille*, éd. or. en allemand 1936).

2. Theodor W. Adorno, *Études sur la personnalité autoritaire*, Paris, Allia, 2007, p. 7. Il s'agit de la traduction des seuls chapitres écrits par Adorno dans l'étude complète parue en anglais en 1950 à New York : T. W. Adorno, Else Frenkel-Brunswick, Daniel J. Levinson et R. Nevitt Sanford, *The Authoritarian personality*, Harper and Brothers.

En 1945, en Californie, une équipe de recherche se forme autour du philosophe et sociologue allemand Theodor Adorno, exilé aux États-Unis depuis 1938, dans l'intention de réaliser une vaste enquête visant à comprendre ce qui fait qu'une personne est réceptive à la propagande fasciste. La thèse est que ces personnes potentiellement fascistes présentent « une organisation d'opinions, d'attitudes et de valeurs » de même tendance, dont on peut comprendre le développement à partir de certains complexes de conditions psychologiques et sociales¹. Une telle disposition reste latente et souvent inconsciente dans les périodes où le fascisme est déconsidéré, mais elle se manifesterait au grand jour « au cas où il serait devenu un mouvement social puissant et respectable² ». La facilité de la propagande à tromper de larges parts de la population implique, en effet, qu'elle se fonde sur des potentiels préexistants. Le but de l'étude est de mettre ceux-ci en évidence pour mieux les combattre, en développant « le genre de conscience de soi et d'autodétermination qui rend toute sorte de manipulation impossible » (p. 22). Il s'agit également d'évaluer le lien entre cette disposition générale et le rejet violent d'un groupe considéré comme extérieur, en particulier l'antisémitisme. À ce propos, l'hypothèse, qui sera confirmée par les résultats, est qu'une personne hostile à l'égard d'un groupe minoritaire a de fortes chances de l'être aussi à l'égard de plusieurs autres groupes, et ce d'une manière irrationnelle par rapport à ses intérêts objectifs. La propagande fasciste fait en effet beaucoup plus appel aux émotions négatives (peurs et désirs irrationnels) qu'à des arguments vérifiables concernant les améliorations qu'un tel régime pourrait apporter à la majorité. À cet égard, le caractère trompeur du discours pseudo-socialiste des partis fascistes est souligné : derrière le miroitement d'une gestion du capitalisme par l'État, qui peut séduire les classes moyennes, se trouve en fait la mainmise du « groupe le plus fort économiquement », qui « prend le contrôle et organise l'entier processus de vie de la société » (p. 262).

MÉTHODE ET RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE SUR LA PERSONNALITÉ AUTORITAIRE

La méthode appliquée consiste à mener à la fois des études de groupes par questionnaires, afin de découvrir des associations récurrentes entre opinions, et des études individuelles par entretiens et

techniques cliniques afin de comprendre sur quels facteurs reposent ces opinions. Étaient sélectionnés pour l'étude plus approfondie les individus qui obtenaient les plus hauts ou les plus bas scores sur des échelles élaborées à partir des questionnaires, ceux-ci ayant été plusieurs fois remaniés pour atteindre le maximum de significativité. Les questions se présentaient sous la forme d'affirmations portant sur des sujets d'actualité, tels qu'on pouvait en trouver dans la presse ou dans les conversations courantes, et par rapport auxquelles il fallait se déclarer plus ou moins d'accord ou pas d'accord. Contrairement à la pratique des sondages, le but n'était pas de connaître le pourcentage d'adhésion à chaque énoncé mais les conjonctions d'adhésions chez un même individu. Une majorité de réponses positives à ces énoncés ne pouvant être due à une relation directe entre eux (car ils concernaient des thèmes très variés), elle devait révéler une structure sous-jacente de la personnalité. Les échelles de scores étaient constituées à partir de rassemblements d'énoncés épars dans les questionnaires, qui convergeaient vers la même tendance idéologique profonde, pas nécessairement consciente chez la personne questionnée. En effet, les sujets n'étaient pas avertis de la véritable intention de l'enquête et aucun énoncé ne la laissait directement paraître, pour éviter le phénomène courant d'une dissimulation, volontaire ou non, d'opinions qui susciteraient la désapprobation. Trois échelles de tendances précises ont d'abord été définies : antisémitisme (AS), ethnocentrisme³ (E) et conservatisme politico-économique (CPE), auxquelles fut ajoutée une échelle révélatrice de la disposition générale à être influencé par des idées fascistes (F). La charge émotionnelle accompagnant les opinions était observée lors des entretiens personnalisés et lors des expériences « cliniques » où il était demandé aux sujets de commenter des images dramatiques.

Les groupes couvraient une large palette socio-culturelle : étudiants de différentes filières, enseignants, membres de syndicats ouvriers, anciens combattants, travailleurs sociaux, membres d'associations de parents, patients d'une clinique psychiatrique et détenus de la prison de San Quentin. Les variables qui se sont révélées significatives pour l'échelle F sont : 1/ l'adhésion rigide aux valeurs conventionnelles ; 2/ la soumission à l'autorité et sa glorification ; 3/ l'agressivité contre les manquements à la morale ; 4/ l'anti-intraception, c'est-à-dire la méfiance vis-à-vis de l'expression des émotions et de l'analyse psychologique ; 5/ la superstition

3. Entendu au sens de la tendance à privilégier le groupe auquel on s'identifie et à l'estimer supérieur aux autres.



et la stéréotypie (incluant la tendance aux explications irrationnelles et/ou simplistes) ; 6/ la fascination pour le pouvoir (importance démesurée accordée aux relations de pouvoir et à la force) ; 7/ la destructivité et le cynisme (y compris un mépris général pour l'humanité) ; 8/ la projectivité (attribution à d'autres groupes de ses propres pulsions agressives) ; 9/ la préoccupation excessive pour la sexualité.

Au terme d'une analyse très complexe de la corrélation entre les différentes échelles, on constate que l'échelle spécifique la moins corrélée à F est la CPE, ce qui vient confirmer d'autres observations de l'indépendance de F par rapport aux catégories économiques et professionnelles. Par ailleurs, le groupe des syndicalistes masculins est le seul qui obtienne un score E inférieur au score F, ce qui est interprété comme le signe qu'ils sont habitués par le milieu syndical à émettre des jugements « libéraux » mais que ceux-ci ne correspondent pas tout à fait à leurs tendances profondes, qui

se manifestent dans des questions moins explicitement antidémocratiques⁴, en particulier autour de l'autoritarisme ; ils révèlent ainsi la fragilité de leurs convictions par rapport à un éventuel changement de discours de leur milieu de référence.

Quant à l'antisémitisme, les entretiens révèlent qu'il a un caractère « fonctionnel », c'est-à-dire qu'il a peu à voir avec des caractéristiques réelles des Juifs, mais répond plutôt à des besoins psycho-sociaux, les Juifs constituant un groupe de substitution idéal pour les frustrations et l'agressivité socialement générées. Que ce groupe soit une cible privilégiée s'explique notamment par les stéréotypes rigides installés de longue date dans la culture et fournissant une rationalisation facile au préjugé hostile. Dans les pires des cas, l'attribution aux Juifs d'un désir de puissance, d'une agressivité et d'un esprit de clan est telle qu'elle crée un véritable délire paranoïaque prêt à tout pour « se défendre ». Ces préjugés (ainsi que ceux contre les Noirs, qui constituent l'autre groupe majoritairement victime de rejets) peuvent être très nettement indépendants de toute autre tendance fascisante.

LES SYNDROMES PSYCHOLOGIQUES

Tout en soulignant l'irréductibilité individuelle de chaque configuration, les auteurs estiment pouvoir définir six « syndromes » psychologiques accompagnant une disposition au fascisme, c'est-à-dire six types de déficiences dans la construction du moi, dues non seulement à l'environnement immédiat (famille, groupe social restreint) mais aussi aux conditions objectives de la société dans laquelle vivent les individus. Les deux types les plus fréquents sont le *conventionnel* et l'*autoritaire*⁵. Le premier adopte les stéréotypes et préjugés du groupe auquel il s'identifie, même dans le cas où rien dans son expérience personnelle ne vient les corroborer, et rejette abstraitement tout groupe externe, quoique sans animosité violente. À propos des valeurs traditionnelles, il faut cependant prendre garde qu'aux États-Unis, leurs véritables défenseurs sont plutôt libéraux, car le respect des minorités et le rejet de toute oppression sont des piliers constitutionnels auxquels les conservateurs sont attachés ; l'habileté des mouvements fascistes consiste à se servir de ces valeurs en leur conférant « une signification anti-humaniste entièrement différente », ce qui désoriente les conservateurs libéraux, qui ne veulent ni renoncer à leurs principes fondateurs ni les

4. Les termes « libéral » et « démocratique » sont à comprendre dans leur signification courante aux États-Unis : dans toute l'étude, ces attitudes sont opposées aux positions « fascistes », en tant qu'attitudes ouvertes, égalitaires, respectueuses des droits et des choix individuels.

5. L'importance quantitative et qualitative de l'autoritarisme dans la disposition au fascisme dément l'affirmation, avancée par A. Bihl dans ce numéro, que l'une des causes principales de la montée des caractères fascistes serait, d'après Adorno, l'affaiblissement des autorités traditionnelles. Au contraire, l'étude montre clairement que c'est la personnalité antifasciste qui se développe dans les environnements peu autoritaires.

accepter sous leur forme fasciste. Le second type « accomplit sa propre adaptation sociale uniquement en prenant plaisir à l'obéissance et à la subordination », ce qu'Adorno estime particulièrement adapté à notre société dans laquelle « les tendances sadiques autant que masochistes trouvent une gratification » (p. 394). Psychologiquement, il s'agirait d'une mauvaise résolution du complexe d'Œdipe, produisant une agressivité tournée en partie contre soi-même et en partie contre un groupe externe choisi en fonction de l'idéologie dominante. Celle-ci désigne les « victimes socialement acceptables » parmi lesquelles le sujet choisira la sienne, selon l'opinion qui fait autorité dans son groupe restreint. On voit par là qu'il n'y a pas de différence psychologique fondamentale entre les rejets antisémite, anti-chômeurs, anti-Noirs, ou – pour actualiser les possibilités – anti-musulmans ou anti-Roms. Le sur-moi de ces sujets est très rigide mais extérieur au moi ; il est souvent lié à un père autoritaire mais respecté, et intègre une forte propension à l'auto-punition.

Un autre type, qui pourrait s'appliquer à une certaine part de l'audience actuelle de l'extrême droite, est celui du rebelle vouant « une haine irrationnelle et aveugle à toute autorité, avec de fortes connotations destructives » (p. 400). Ce sont des « transgresseurs sans cause », qui se distinguent des vraies personnalités anti-autoritaires par le fait que leur révolte ne résulte pas d'un jugement indépendant mais d'un « transfert négatif », c'est-à-dire d'une attribution aux autres de leurs propres sentiments hostiles, attribution qui déclenche alors leur rébellion. Les cas extrêmes parmi eux sont les nihilistes qui ne reconnaissent que la force et la dureté physiques, y compris appliquées à eux-mêmes, catégorie dans laquelle se recrutent les tortionnaires dans un mouvement fasciste.

D'une manière générale, le pessimisme des sujets à haut score sur l'échelle F résulte d'une conception négative de la nature humaine et de l'inéluçabilité des événements qui échappent à l'individu, de sorte que celui-ci n'a plus qu'à se résigner à « devenir un appendice de la machinerie sociale » (p. 292), sans pitié pour ceux qui en sont exclus. Au contraire, le pessimisme des sujets à bas score concerne la situation présente mais n'entame pas leur confiance en des potentialités humaines qui rendent le changement possible.

Les sujets à bas score sont moins typés que ceux à haut score ; ils ont tous en commun l'absence de pulsions destructrices, et accompagnent en général leurs arguments d'une charge émotive

positive, comme le besoin de justice et la sympathie envers les opprimés, qui constituent, d'après les évaluateurs, de bien meilleurs remparts contre le fascisme que les discours rationnels. Les entretiens révèlent que l'absence de préjugés est plus fragile chez certains, en raison de tendances qu'ils partagent avec les sujets à haut score, comme le manque d'autonomie du jugement, simplement calqué sur celui du mouvement progressiste auquel ils adhèrent, ou encore la rigidité des positions allant parfois jusqu'à l'obsession paranoïaque en faveur d'une minorité, accompagnée de clichés et d'auto-culpabilisation. Plus solides sont ceux qui « témoignent d'une certaine richesse psychologique, l'opposé de la constriction : une capacité à jouir des choses, de l'imagination, un sens de l'humour qui prend souvent la forme de l'auto-ironie » (p. 426). Leur structure de caractère n'est pas « coagulée » mais « dynamique », ouverte aux expériences ; ils ont en général bénéficié d'une enfance sans souffrances et sous l'influence bienveillante de figures féminines. Le type le plus achevé est le « libéral authentique », fortement individualisé et autonome, défendant ses convictions quelles qu'en soient les conséquences, s'identifiant aux opprimés mais sans idéalisation ni culpabilité ; on observe sans surprise que ces sujets ont eu des parents ouverts et affectueux.

LA RESPONSABILITÉ DE LA SOCIÉTÉ « DÉMOCRATIQUE »

L'évidence de l'étiologie familiale a été jugée par certains critiques récents comme une faiblesse de l'étude. Ce reproche est étonnant puisqu'il s'agit manifestement d'un *résultat* de l'enquête et non d'une présupposition. L'influence familiale n'est pas prépondérante en raison de la transmission des valeurs dominantes, qui sont véhiculées par bien d'autres moyens aussi (voire plus) efficaces, mais parce que la famille est le lieu où se nouent les premières relations, celles qui construisent le schéma émotionnel de la personnalité, dont vont dépendre en grande partie les autres relations sociales.

Il faut cependant insister sur le fait que cette étiologie familiale est loin d'être la seule conclusion de l'ouvrage, qui dénonce les structures profondément pathogènes de la société actuelle :

« La lutte contre un tel potentiel général ne peut être menée dans le seul champ de l'éducation à un niveau purement psychologique, mais

elle exige en même temps des transformations décisives du climat culturel qui produit le modèle global. D'un point de vue méthodologique, l'importance de cet aspect de notre étude réside dans le fait qu'elle relativise quelque peu la distinction entre sujets à score haut et sujets à score bas ; cette distinction, si on la considère comme absolue, pourrait aisément conduire à un préjugé "psychologisant" qui en viendrait à négliger les forces sociales objectives et supra-individuelles à l'œuvre dans notre société » (p. 226).

Les auteurs dénoncent en particulier la standardisation des habitudes de pensée des individus par le développement des médias de masse et de l'industrie culturelle, ainsi que l'entretien de l'ignorance et de la confusion dans les idées politiques, qui va de pair avec la personnalisation des débats dans le cadre d'un renforcement du pouvoir de l'exécutif au détriment du délibératif. L'influence de l'idéologie officielle est confirmée aussi par l'observation d'un glissement, entre 1945 et 1950 (année où se termine la rédaction des conclusions), des préjugés antisémites vers les préjugés anticomunistes, sous l'effet d'une propagande d'État liée aux circonstances géopolitiques. Une telle analyse nous donne, par conséquent, un indice pour comprendre comment, en France, de nombreux électeurs du PC sont devenus, après la débâcle de celui-ci, des électeurs du FN, en changeant simplement de cadre de référence pour la désignation des amis et des ennemis, mais toujours sans analyse ni jugement personnel.

Quelque vingt ans plus tard, Adorno réaffirmera la nécessité de la lutte antifasciste au niveau subjectif, dans un article intitulé « Éduquer après Auschwitz » :

« Étant donné que la possibilité de transformer les conditions objectives – sociales et politiques – qui engendrent de tels événements est extrêmement limitée, les tentatives visant à lutter contre leur réédition sont nécessairement repoussées au plan subjectif. Par là, j'entends essentiellement aussi la psychologie de ceux qui agissent ainsi ⁶. »

Il maintient que ce qu'une éducation antifasciste doit avant tout développer c'est le jugement critique, l'autonomie, l'affirmation de l'individualité, car le fascisme se fonde essentiellement sur le besoin d'autorité, de suivisme et d'identification au groupe. On a l'impression que c'est tout le contraire que prônent les institutions

6. Traduction française dans Theodor W. Adorno, *Modèles critiques*, Payot, 2003, p. 236-237.

nationales de l'enseignement, dont l'obsession de l'homogénéité impose de transmettre l'adhésion aux valeurs officielles plutôt que la capacité de réflexion critique sur toute valeur. De même, l'antifascisme militant se contente souvent d'opposer le discours correct au discours incorrect, sans faire appel à l'indépendance de la pensée.

Alexander Neumann, sociologue s'inscrivant dans le « courant chaud » de la théorie critique⁷, a montré que les rares études qui ont procédé récemment au même genre d'enquête en Allemagne et en France sont arrivées à des résultats très similaires. Il présente en ces termes la conclusion de la plus importante d'entre elles, menée en Allemagne au début des années 2000 :

« Les dispositions autoritaires varient à peine si on compare les moyennes globales des grandes catégories observées. Ainsi, la moyenne totale des syndiqués qui sont favorables aux idées autoritaires n'est pas moins élevée que la moyenne des salariés non syndiqués (19 % contre 20 %). De même, la partie qualitative de l'enquête montre que ce n'est pas le niveau de revenu et d'éducation des salariés qui détermine en premier lieu leur adhésion aux idées autoritaires, mais leur mode de socialisation et leur caractère. S'il est vrai que le groupe le plus faiblement qualifié (simples ouvriers, etc.) est presque deux fois plus souvent tenté par des idées autoritaires que la moyenne, cela correspond exactement à la faiblesse des attitudes envers la participation démocratique parmi ce groupe, deux fois moins développé que la moyenne. De même, le refus du "système", compris comme une totalité extérieure, est deux fois plus élevé dans ce groupe que chez la moyenne de l'ensemble des personnes interrogées. [...] L'abandon d'une orientation de participation démocratique chez une partie de ces syndicalistes, qui n'arrivent pas à faire face aux effets concurrentiels de la mondialisation et à l'affaiblissement de l'action collective, nourrit ainsi un repli autoritaire qui se mélange avec une critique violente, mais impuissante du "système", comme le questionnaire le montre⁸. »

UN ÉCLAIRAGE SUR LA SITUATION ACTUELLE

Une des questions que nous nous posons est de savoir pourquoi tant de personnes qui critiquent le système parlementaire-capitaliste, qui dénoncent la corruption des dominants et le cynisme des organisations financières internationales, qui observent avec

7. Voir son article « Le courant chaud dans l'École de Francfort », *Variations*, n° 12, 2008 (en ligne : variations.revues.org/238).

8. Il s'agit de l'ouvrage publié sous la direction de B. Zeuner, *Gewerkschaften und Rechtsextremismus*, Hamburg, 2007. L'étude de Neumann constitue le premier chapitre de son ouvrage *Conscience de casse*, dont le pdf est disponible en ligne sur <http://theoriecritique.free.fr/4emegeneration.html>.

inquiétude le démantèlement des protections sociales et des services publics, pourquoi toutes ces personnes se tournent vers les propositions de l'extrême droite plutôt que vers celles de l'extrême gauche ou vers les alternatives libertaires qui commencent à fleurir çà et là. La réponse se trouve nécessairement dans des éléments spécifiques à l'extrême droite et qu'elles ne peuvent trouver ailleurs. J'ai parcouru une série de sites Internet considérés comme d'extrême droite (même s'ils ne se disent pas tels) ou du moins fortement hostiles à une communauté. L'enquête n'a rien d'exhaustif ni de rigoureusement scientifique ; elle permet cependant d'avancer quelques constats dépourvus de toute audace interprétative. Le plus manifeste est leur évidente diversité : certains sites puent, de A à Z, le ressentiment, la polémique stérile et surtout l'égo démesuré de leur auteur ; d'autres contiennent une majorité d'articles et de vidéos critiquant de manière éclairée et argumentée les travers de la société, appellent à des alternatives qui ont tout de libertaire, mais... y ajoutent, de manière incohérente, un soutien à des antisémites notoires ou à des thèses conspirationnistes. Il est très remarquable que la croyance en un complot mondial de puissances occultes ait traversé les décennies presque sans modification pour se retrouver aujourd'hui encore majoritairement sous l'étiquette « judéo-maçonnique ». À côté de cette forme extrême, on trouve plus fréquemment la dénonciation de tabous, d'interdictions généralisées de certaines opinions, contre lesquelles on revendique d'être les seuls à avoir le courage de les assumer. L'autre constat est qu'il faut faire une distinction entre les auteurs des sites et les internautes qui y déposent des commentaires, ces derniers pouvant n'adhérer qu'à certaines des opinions exprimées. La même distinction s'impose entre les professionnels du spectacle et leur public ; des interviews d'amateurs de Dieudonné montrent que ceux-ci sont loin d'être tous antisémites, mais que ce sont d'autres aspects qui les attirent. Lorsque ci-dessous je propose de réfléchir à un dialogue possible avec eux, je pense essentiellement à ceux qui vont chercher ces discours mais ne les produisent pas, ou à ces auteurs qui ont tout du libertaire sauf un rejet ethnocentrique en contradiction apparente avec leur attitude générale.

Ceux qui produisent et ceux qui vont chercher ce genre de discours expriment probablement les deux faces du rapport autoritaire, les uns ayant besoin de dominer, les autres de se trouver un leader charismatique. Il serait intéressant de vérifier l'évolution du

complexe autoritaire, dans la mesure où, la cellule familiale ayant subi des modifications profondes depuis la révolution des mœurs de 1968, le poids de l'autorité s'y fait en général moins sentir, quoiqu'il demeure écrasant dans les hiérarchies sociales. Trouverait-on un lien entre des survivances de l'ancienne domination paternelle et les promoteurs ou amateurs de ces discours ? Je ne peux que laisser cet élément de côté, faute de pouvoir me reposer sur des données précises.

Je me concentrerai sur deux éléments de l'adhésion à l'extrême droite, actuellement encore très significatifs : le rejet des groupes extérieurs et la dénonciation de tabous, car ils me semblent de bons points de départ pour réfléchir à de possibles défauts dans le discours anarchiste, qui explique son peu de succès auprès des internautes et spectateurs mentionnés, en dépit de ses critiques radicales du système. Je propose un commencement de réflexion, forcément autocritique, dont j'espère qu'il pourra être prolongé et discuté par d'autres. Rappelons que, dans l'étude de 1945, les personnes les plus équilibrées vis-à-vis de ces deux éléments étaient celles qui s'efforçaient de distinguer entre les données objectives et subjectives des problèmes, et d'éviter les conclusions simplistes à propos de leurs causes et de leurs solutions possibles.

UNE CRITIQUE DE NOS PROPRES DISCOURS

Il me semble que nous commettons souvent l'erreur de nier que ces discours se fondent sur des problèmes objectifs et que nous les renvoyons immédiatement à des fantasmes subjectifs. Par cette attitude, non seulement nous refusons d'entendre le ressenti de toute une frange de la population, qui du coup se tourne vers d'autres mouvements, mais en outre nous refusons de voir que nos principes généraux ne sont pas toujours applicables dans les situations concrètes. Considérons la question de l'immigration et de la cohabitation des cultures, qu'on peut considérer comme un problème objectif au moins pour deux raisons : d'une part, parce que certains y voient une menace pour leur identité ; d'autre part, parce que ces phénomènes ont souvent lieu dans des conditions qui ne les rendent ni souhaitables ni bénéfiques pour ceux qui les vivent. Nos principes généraux sont certes inattaquables : les frontières ne devraient pas exister, les individus devraient pouvoir circuler et s'installer où ils le souhaitent ; les cultures (c'est-à-dire les langues,

coutumes, religions, organisations familiales et sociales, etc.) devraient pouvoir cohabiter sans se gêner ni se menacer l'une l'autre ; les sentiments d'appartenance à un groupe devraient s'exprimer sans rejet des autres groupes. Conformément à ces jugements, nous exigeons la légalisation de tous les immigrés considérés comme illégaux, et nous défendons l'irréductibilité du choix individuel dans toutes les questions culturelles. Tout cela est bien, et il n'est pas question d'y renoncer. Cependant, nous savons bien que, dans l'état actuel du monde, les déplacements de populations ne se font pas, dans leur écrasante majorité, sur base volontaire mais sous la contrainte des guerres, des famines, des persécutions, de l'absence de perspectives d'avenir qui dévastent d'immenses régions de la planète (et je ne parle pas ici des exodes massifs dus à un événement ponctuel, qui se font vers des pays limitrophes et avec l'espoir que cela dure le moins longtemps possible ; je parle des déplacements individuels, ou de petits groupes, en vue de s'établir de manière durable dans un pays où l'on pense avoir de meilleures chances de survie). Aller s'établir au sein d'une culture différente n'est généralement pas un choix positif, c'est un pis-aller. Admettre ce fait constitue un premier pas vers une vision moins angélique de la cohabitation. Ensuite, suffirait-il que les immigrés reçoivent automatiquement cartes de séjour, permis de travail, équivalence de diplômes ou droit à des formations, pour que tout rejet sous des prétextes économiques soit impossible ? Nous savons bien que non : le marché du travail est saturé, quels que soient les diplômes et les savoir-faire qu'on possède. Il est donc inévitable que des aides sociales devront être consacrées à leur accueil. Or, nous avons tendance à nier cette évidence, sachant qu'elle constitue un argument de l'extrême droite pour refuser l'immigration. Il vaudrait mieux reconnaître le fait et affirmer qu'on leur doit bien ça puisque nos pays possèdent une part importante de responsabilité dans la situation invivable des leurs. Mais il est impossible de dénoncer cette responsabilité et d'exiger une autre politique internationale, si l'on maintient pour mot d'ordre que l'immigration est bénéfique aux accueillants comme aux accueillis.

De même, affirmer en général que le mélange culturel est une bonne chose implique un aveuglement sur la manière dont il est en train de se produire réellement, parce que nous ne sommes pas dans des conditions idéales mais dans une situation d'hégémonie du mode de vie capitaliste. Ce qui a effectivement lieu, c'est une

homogénéisation de la planète entière sous la conception dominante selon laquelle le but de la vie est de gagner de l'argent pour acheter sans cesse de nouveaux produits. Il s'ensuit une valorisation des personnes inventives, entreprenantes, possédantes, dont les relations sociales sont sélectionnées en fonction de leur capacité à stimuler ces puissances, modèle profondément opposé aux traditions de solidarité qui subsistent encore dans de nombreux milieux. Ce rouleau compresseur ne laisse survivre, des diverses cultures, que ce qui entre dans son modèle à titre de produit attrayant par son exotisme : pas de problème pour les échanges de recettes de cuisine ni pour la vente d'objets d'artisanat. Or, les populations, qu'elles soient immigrées ou non, sentent plus ou moins confusément qu'elles perdent quelque chose à cette acculturation généralisée, et c'est pourquoi elles se cramponnent à l'un ou l'autre signe distinctif, croyant par erreur que c'est l'autre culture qui tente de le leur enlever. Nous connaissons ce processus hégémonique du modèle capitaliste et nous le dénonçons ; et pourtant nous tombons la plupart du temps dans le piège de l'affrontement entre traditions culturelles, non pas en attendant le rejet des autres comme le fait l'extrême droite, mais en faisant comme s'il suffisait de lutter contre l'ethnocentrisme pour que tout soit résolu. Alors même que nous luttons contre le modèle capitaliste, en tant qu'il détruit notre propre culture, celle d'où sont nés nos projets et nos désirs anarchistes, nous passons à côté de cette communauté d'intérêt que nous avons avec toutes ses autres victimes, nous nous interdisons de dire : oui, notre identité est menacée, et la vôtre aussi, non pas l'une par l'autre mais toutes par l'hégémonie d'une conception de l'humanité mortifère qu'impose une classe transnationale de monomaniaques financiers amputés de tout autre sens de la vie.

Il est bien sûr nécessaire de réfléchir à la multiplicité d'éléments qui fait l'identité d'un individu, mais ce n'est pas mon propos ici. Mon propos est de faire remarquer que les Européens qui se sentent menacés dans leur identité par la cohabitation avec d'autres cultures, ou les immigrés qui se sentent menacés dans leur identité par la culture du pays d'accueil, ne se trompent pas sur la réalité de la perte qu'ils sont en train de subir mais se trompent sur les causes de cette perte. Si nous voulons rectifier cette erreur, nous devons accepter que vouloir conserver une tradition culturelle, sans la mélanger ni la diluer, n'est pas en soi une attitude réactionnaire ou

d'extrême droite. C'est ainsi que certains en viennent à condamner quelqu'un comme Michéa, qui pense que d'anciennes valeurs et attitudes populaires sont en train de disparaître et que nous devons tout faire pour les préserver. Une fois admis que c'est là une condition du maintien de la diversité, il sera alors nécessaire de réfléchir à cette autre contradiction, celle qui peut surgir entre la cohabitation du divers et l'uniformisation des institutions. Par exemple, il est évident que les lois d'un pays sont incompatibles avec certaines coutumes qui sont légales dans d'autres pays ; on considère donc que ceux qui changent de pays doivent se soumettre aux lois de leur pays d'accueil et renoncer aux coutumes qui s'y opposeraient. Seule la proposition fédéraliste permet d'éviter cette violence culturelle, en rendant à chaque entité locale l'autonomie dans la fixation de ses règles. Il devrait y avoir autant de communautés qu'il y a de désirs de réaliser le vivre ensemble. Or, ce modèle est complètement opposé au discours d'intégration que tiennent beaucoup d'entre nous, cherchant à maintenir dans une société unique des modes de vie profondément différents, ce qui n'est possible qu'en rabaissant tous les éléments de chacune des cultures qui sont incompatibles avec celles des autres. Il en résulte inévitablement un appauvrissement de chaque tradition, que par ailleurs nous refusons lorsqu'il s'agit de défendre notre propre projet. Cette antinomie peut certainement être dépassée et la réflexion ne doit pas s'arrêter là ; mais pour le moment je veux seulement faire remarquer que la plupart du temps nous esquivons ce genre de questions en nous contentant d'affirmer des principes abstraits, sans tenir compte du fait que, dans certaines situations, ils auront des conséquences concrètes que par ailleurs nous désapprouvons aussi. Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que des personnes se sentent insatisfaites par ces discours, sentant qu'ils manquent de cohérence une fois appliqués à leurs situations. Parce que nous ne faisons pas la démarche de distinguer ce qu'il y a de raisons objectives à leur malaise, nous les rejetons dans le mauvais camp et les livrons à un autre discours, tout aussi abstrait et erroné, mais qui répond mieux à leur besoin de se défendre contre un sentiment d'agression.

Cette déficience dans la prise en considération des problèmes réels relève de ce qu'Adorno diagnostiquait comme une soumission aux discours conventionnels du groupe : nous pratiquons l'auto-censure par crainte d'être exclus de notre propre camp pour

cause de connivence avec les ennemis. En réalité, aucune confusion n'est à craindre si l'on prend les discours dans toute leur complexité. L'exemple de la dénonciation des tabous le montre également : il est devenu presque impossible de douter de la version officielle d'un événement sans se faire traiter de partisan de la « théorie du complot ». Or, il n'y a aucune commune mesure entre l'interprétation systématique de toute la politique mondiale par un complot « sioniste » ou « judéo-maçonnique » et la certitude que les autorités des États dissimulent la vérité sur une multitude d'événements. Faire des hypothèses à ce propos peut certes sembler un peu vain, mais c'est tout autre chose que d'avoir son bouc émissaire tout prêt à être brandi à chaque occasion. Notre rôle devrait être de donner une direction plus positive à l'indignation et au dégoût que provoquent ces mensonges et ces arrangements entre les puissances hégémoniques. Cela suppose de ne pas rabrouer celui qui dit « tous pourris », sous la condamnation infâmante de poujadisme, mais de partir de la compréhension de son sentiment pour le mener progressivement à une critique de la totalité du système, plutôt que des personnes à qui il profite, et à l'élaboration d'une alternative.

ENTRE LE BON ET LE MAUVAIS CAMP, UN PEU PROFOND RUISSEAU

Un autre intérêt d'une étude telle que celle d'Adorno est qu'elle permet de relativiser l'impression que seuls sont dangereux les partis (et les électeurs) ouvertement fascistes, sexistes, xénophobes. Comme l'ont déjà signalé de multiples publications anarchistes, cette erreur est entretenue par les partis dits démocratiques pour détourner l'attention des menaces qu'eux-mêmes font planer sur la liberté et sur la possibilité de vivre une vie humaine digne de ce nom. Pour subjuguier les masses à l'époque de l'indifférence idéologique, les techniques de contrôle et de conformisation ont remplacé celles des appels à l'enthousiasme et à l'exaltation d'un programme grandiose. S'il est vrai que la multiplication des techniques de surveillance ne constitue pas un changement qualitatif du mode de gouvernement mais seulement une augmentation quantitative de la puissance de sécurité des États, leur danger vient de l'accoutumance qu'elles produisent à la domestication. Que nous soyons parqués et marqués comme des troupeaux vient

renforcer l'abêtissement produit par la télévision⁹ et le conformisme diffusé dans les pages et émissions à vocation politico-intellectuelle. Tout concourt à produire des individus à convictions homogènes, mimétiques, maintenus dans les cadres de plus en plus étroits de la légalité et des seuls jugements permis. Même la propension militante à faire basculer du côté de l'infréquentable toute personne dont les positions sont saluées par un site d'extrême droite conforte la tendance à l'auto-censure de toute opinion qui ne serait pas strictement balisée, estampillée, garantie pure-gauche et irrécupérable. Une telle exigence est absurde à l'heure où certains sites xénophobes ou antisémites appellent à la démocratie directe fédéraliste, à la solidarité entre travailleurs, à l'auto-organisation et au renversement de l'État et du capitalisme mondial. Accepter que nous ayons certaines propositions en commun n'a rien d'infâmant (je ne parle pas bien sûr des cas où des propositions de ce type ne sont que des leurres électoralistes, comme c'est sans doute le cas pour tous les partis d'extrême droite européens qui cherchent à arriver au pouvoir).

Au lieu de nous retrancher derrière le cordon sanitaire tendu par les tenants de la « démocratie » établie, cherchons au contraire à dialoguer avec ceux du moins qui partagent nombre de nos critiques et de nos désirs tout en souffrant d'une crispation identitaire accompagnée de rejets de minorités. D'après l'étude sur la personnalité autoritaire, il n'est pas rare qu'une personne exprime le rejet très clair d'un groupe extérieur sans avoir aucune autre caractéristique de la tendance au fascisme. Les raisons peuvent en être diverses et doivent être cherchées dans l'histoire et l'environnement de chaque individu. Il faut juger au cas par cas. Dialoguer avec ce genre de personnes peut se faire sans aucune concession à leur ethnocentrisme, en soulignant d'abord nos désirs communs, pour progresser ensuite vers le constat qu'ils sont inséparables d'une absence totale de discrimination fondée sur une appartenance contingente telle que la nationalité ou l'origine culturelle.

Toute personnalité est complexe et susceptible de se modifier. Le militant qui veut influencer des modifications potentielles doit tenir des raisonnements eux-mêmes complexes et ne pas se contenter d'asséner des certitudes qui le rassurent sur sa pureté et le coupent de ceux qui doutent.

9. D'après Mediamétrie, les heures passées à regarder la télévision continuent à augmenter dans toutes les tranches d'âge, malgré la fréquentation croissante d'Internet. Sur la manière dont cette longue fréquentation durant l'enfance affecte le développement cognitif, voir Michel Desmurget, *TV Lobotomie : La Vérité scientifique sur les effets de la télévision*, Max Milo Editions, 2012.